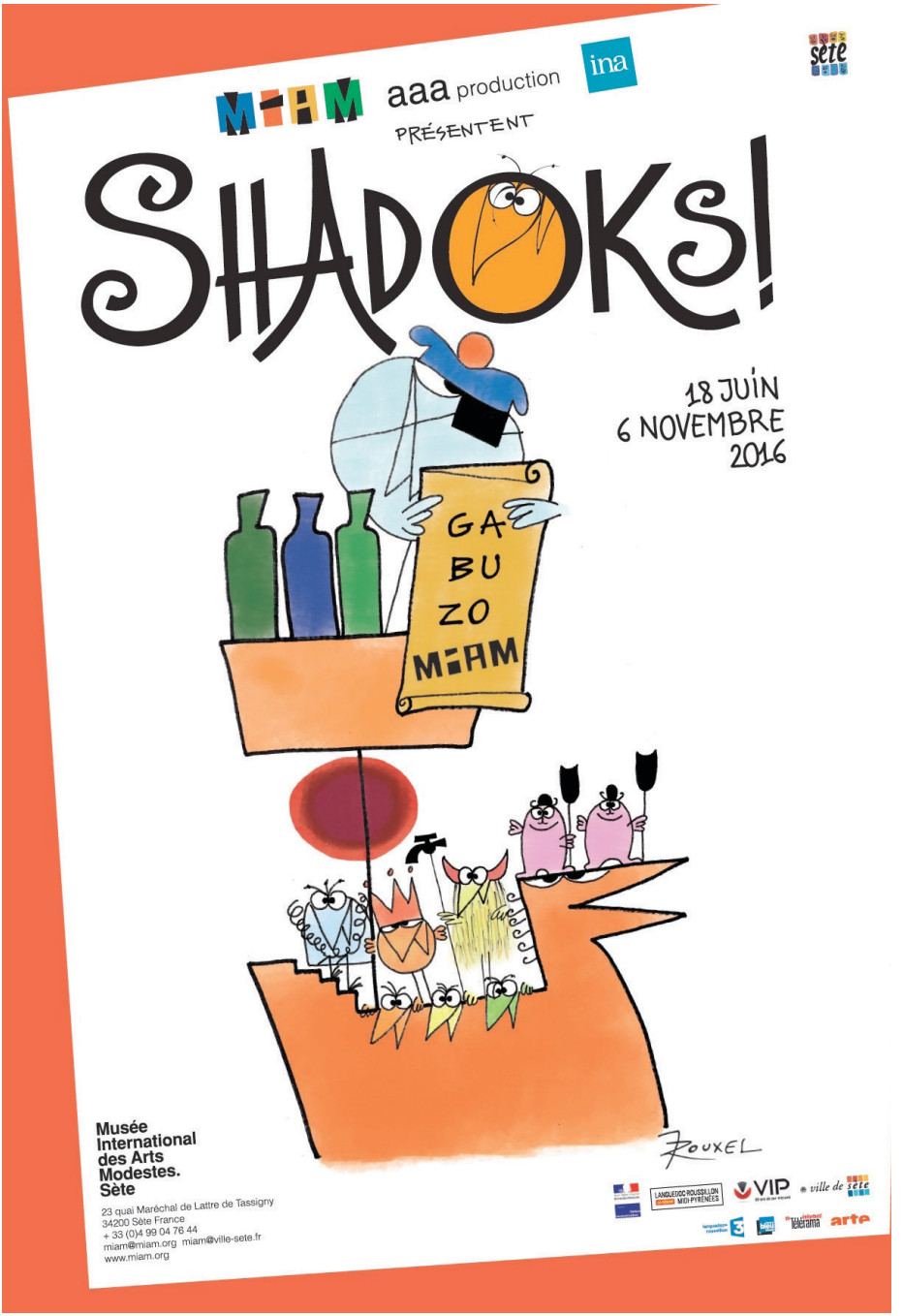


la petite épicerie du MIAM

MUSÉE INTERNATIONAL DES ARTS MODESTES
23, Quai Maréchal de Lattre de Tassigny 34200 Sète
Tél. 04 99 04 76 44 miam@ville-sete.fr miam@miam.org www.miam.org

Le musée est ouvert tous les jours de 9H30 à 19H non stop

Les droits d'entrée du MIAM
Adultes : 5,60 € / 10-18 ans, étudiants : 2,60 €
Groupes de plus de 10 personnes : 3,60€ / Groupes scolaires : 25 € par classe
Gratuit le 1er dimanche du mois, pour les moins de 10 ans, les demandeurs d'emploi et les groupes scolaires sétois.

VISITES COMMENTÉES
Toute l'année : le premier samedi du mois à 15h, avec Bernard Belluc, co-fondateur du MIAM
Juillet août du lundi au vendredi à 14H30 et 16H visite guidée de l'exposition
Sur rendez-vous pour les groupes
Contact : 04 99 04 76 86

LA PETITE ÉPICERIE est le service pédagogique du Musée International des Arts Modestes à Sète, avec les enseignantes de l'école des Beaux-arts : Vanessa Notley, Claire Giordano et Sylvette Ardoino, et des artistes invités

LES ATELIERS ENFANTS/ADOS (DE 3 À 18 ANS)
LE MERCREDI LIBRE SERVICE DE 14H À 18H
LE PREMIER WEEK-END DU MOIS POUR LES STAGES « CRISPY »
LES SAMEDIS EN FAMILLE - VISITES/ATELIERS DE 15H À 18H
PENDANT LES VACANCES SCOLAIRES LE MARDI, MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI
CONSULTER LE PROGRAMME DE LA PETITE ÉPICERIE SUR BEAUXARTS.SETE.FR

Tarif des ateliers
Enfants et adolescents : 3 €/heure
Formule goûter 1 adulte + 1 enfant (3 ans et plus ou ado) : 5,50 €
Contact
réservation au 0499047644
petite-epicerie@ville-sete.fr
beauxarts.sete.fr

SUIVEZ NOUS SUR FACEBOOK ET TWITTER !!!
HTTPS://WWW.FACEBOOK.COM/PETITEEPICERIEDUMIAM/
HTTPS://WWW.FACEBOOK.COM/MIAM-MUS%C3%A9E-INTERNATIONAL-DES-ARTS-MODESTES-103984836320932/
HTTPS://TWITTER.COM/MIAMSETE

SHADOKS *GA BU ZO MIAM*

DU 18 JUIN AU 31 DÉCEMBRE 2016
MUSÉE INTERNATIONAL DES ARTS MODESTES À SÈTE

J'avais huit ans quand les Shadoks ont débarqué du téléviseur. Ils semblaient des parasites, un véritable virus télévisuel,virtuel avant l'heure. Pourtant, la voix entêtante de Claude Piéplu, bien connu pour ses feuilletons et autres théâtres filmés très populaires, nous indiquait bien qu'il s'agissait de l'ORTF, la télévision d'État. Mais, bientôt, cette voix caustique et mordante allait faire mouche. Nombreux étaient ceux qui pouvaient se sentir visés dans une société française encore très traditionnelle, hiérarchisée et conformiste et assez contente d'elle-même où les hommes politiques se prenaient très au sérieux.

Ce bloc de verre et d'ennui se déchirait chaque soir à 20h30 pour laisser entrer les Shadoks ! Je fus d'emblée sidéré par ces drôles d'échassiers qui défiaient la logique et nous confrontaient pour la première fois à l'absurde, avec une grande intelligence déguisée.
Le meuble de la TV était déjà devenu depuis longtemps le support de l'art modeste, souvenirs des vacances en Allemagne et babioles gagnées à la foire, mais c'est dans les entrailles du poste que la révolution s'annonçait. À l'aube des années 70 à Sète, sans musée, sans concert, sans rien, la télévision prenait des couleurs et des chaînes mais continuait à nous assommer !

Sauf les Shadoks, qui, année après année, devenaient une cause nationale, avec leurs supporters, peu nombreux, et la foule criant au scandale. Puis l'underground, la BD pour adulte, le rock, le punk, la science fiction, explosèrent. Sans jamais démoder les Shadoks. Ils devenaient même la racine de la liberté pataphysique sur la chaîne d'État. Les Shadoks de Jacques Rouxel réunissaient, grâce au service de la recherche de l'ORTF, les expériences graphiques les plus underground, la peinture abstraite la plus contemporaine et les fulgurances sonores de Pierre Schaeffer. En effet, sous des allures de provocations anarchistes, de gag de début de soirée, il devint un espace pour les expérimentations les plus avant-gardistes. Ils avaient leur place dans un musée et le MIAM est fier de les accueillir avec leurs comparses Gibis sortant du Swinging London des Beatles et des Kinks.

Après « Le Manège Enchanté » et « Groland », « Shadoks ! » est la troisième incursion du MIAM dans le monde modeste de la télévision. Les Shadoks sont le fruit d'une télévision d'État naissante, capable d'abandonner un espace de liberté à de véritables créateurs et d'en assumer l'œuvre, au risque de se voir elle-même critiquée. Le MIAM met à l'honneur cette œuvre, ses personnages les Shadoks et tous les successeurs de cet esprit insolent dont les ramifications dans la culture visuelle et scientifique continuent de se développer jusqu'à aujourd'hui.

Hervé Di Rosa, Fondateur du MIAM

Le 29 avril 1968 à 20h30 précises, les SHADOKS atterrissent sur « les étranges lucarnes ».
Atterrissage réussi : en quelques jours, ces petits personnages, mi-hommes mi-oiseaux, occupent le devant de la scène, suscitant un débat sans précédent entre « pour » et « contre ».

Créateur des SHADOKS, Jacques Rouxel (1931 – 2004) est resté un auteur modeste et discret. D'une adolescence passée à New-York, il rapporte les leçons des comics américains ; tout en se revendiquant d'Alphonse Allais et d'Alfred Jarry, Rouxel affiche à la fois un goût pour l'absurde et une fascination pour les machines. Son entrée au Service de la recherche de l'ORTF dirigé alors par Pierre Schaeffer, père de la musique concrète et de la musique électroacoustique, va faire le reste.
On connaît la suite : série après série - on dirait aujourd'hui saison après saison - les SHADOKS s'imposent comme une des œuvres les plus originales du paysage audiovisuel français.

Près d'un demi-siècle plus tard, que reste-t-il de cette œuvre inclassable ?
En réponse à cette question, le Musée International des arts modestes (MIAM) présente l'exposition « SHADOKS ! Ga Bu Zo Miam », manifestation d'envergure qui propose à la fois un retour sur la genèse de cette extraordinaire aventure artistique, audiovisuelle et culturelle, et une investigation de son héritage au travers d'œuvres d'aujourd'hui.

Pour la première fois, les documents originaux (dessins préparatoires, plans, storyboards, celluloïds…) créés par Jacques Rouxel comme autant d'étapes du process de création des SHADOKS, les documents promotionnels (affiches, brochures, presse…), et les produits dérivés (BD, Comic strips, figurines…) sont présentés en confrontation avec des œuvres d'artistes contemporains cultivant les mêmes questionnements existentiels : « pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué », « rien ne se perd, tout est dans tout », « ne pas savoir où l'on va »...

Sous la houlette du Professeur Shadoko et du Marin Shadok, il est question d'apprentissages : « oublier pour apprendre » à parler, à pondre des oeufs et à fabriquer des engins poético-militaires…
Une séquence sur les « étranges lucarnes en mai 68» ouvre l'exposition, qui se déploie suivant un scénario Shadok : de drôles de machines pour faire la guerre et/ou partir à la conquête de l'espace, des formes informes qui se déforment, un esprit d'escalier en guise de langage. Sans oublier les passoires et les oeufs, objets shadoks élevés au rang de « sciences ».

En bref, il s'agît de « raconter des choses qui ne veulent rien dire ».

Une section rend hommage à Jacques Rouxel avec la présentation de ses films de commande, en particulier dans le domaine de la publicité et des campagnes d'information.

Norbert Duffort, Commissaire général

« Le talent atypique et protéiforme de Jacques Rouxel, la voix si particulière de Claude Piéplu, « l'animographe », géniale invention du service de la recherche de l'Ina et les travaux de son Groupe de Recherches musicales ont donné naissance aux Shadoks ! Tout cela valait bien un hommage, auquel l'Ina est heureux de s'associer en mettant à disposition des images de ce qui demeure l'une des plus grandes aventures galactiques de la télévision française !
L'Ina, entreprise publique audiovisuelle et numérique collecte, sauvegarde et transmet le patrimoine télévisuel et radiophonique français. Dans une démarche d'innovation tournée vers les usages, l'Ina valorise ses contenus et les partage avec le plus grand nombre : sur ina.fr pour le grand public et sur inamediapro.com pour les professionnels. Depuis sa création en 1975, l'Ina innove dans tous les domaines de l'image, produit ou coproduit chaque année plusieurs dizaines de programmes, investit dans les moyens de production les plus pointus, explore les nouveaux territoires d'expression et de diffusion ouverts par le numérique, adapte ses offres à l'évolution des usages. Pour ses activités de recherche comme pour tous ses métiers, l'Institut développe une logique d'innovation ouverte, au cœur de son identité. »

Laurent Vallet, Président-Directeur général de l'Ina

29 avril 1968, la société française s'apprête à vivre un choc, une révolution : les Shadoks débarquent dans les téléviseurs. Immédiatement, leur humour absurde coupe le pays en deux, ceux qui sont pour, ceux qui sont contre. Le responsable de cette nouvelle bataille d'Hernani ?
Jacques Rouxel, le créateur de ces curieux volatiles. La raison de cette opposition ? Le modernisme absolu de la série, créée au sein du mythique Service de la Recherche de l'ORTF, dirigé par Pierre Schaeffer. Issu d'un âge d'or de la télévision, le but de ce service, comme son nom l'indique, est de chercher, d'innover dans ce nouveau média qu'est la télévision en 68. Là, en l'occurrence,
c'est grâce à une machine à fabriquer du dessin animé, l'Animographe, inventée par Jean Dejoux.
Rouxel choisit un style de dessin proche de l'illustrateur Saul Steinberg ou des artistes contemporains tel que Miro ou Klee, à des années lumières des canons de beauté de l'académisme. Rouxel opte également pour un style d'animation limité comme celui du studio Américain UPA, dissident de Disney, en contrepoint total avec le style du créateur de Mickey.
Pour ce qui est du texte, Rouxel utilise le non-sens, l'absurde, un humour plus Anglo-Saxon que Gaulois, et fait référence à des auteurs comme Alphonse Allais, James Thurber...
Trois séries se succèdent à l'aune des années soixante-dix avant que la quatrième « les Shadoks et le Big Blank » vienne conclure la saga de ses drôles d'oiseaux au début du nouveau millénaire. En 2004, Jacques Rouxel disparaît.
Le succès de ses personnages se perpétue aujourd'hui grâce notamment au travail de la société aaa production (animation art graphique audiovisuel), société qu'il a créé en 1973 avec sa future épouse, Marcelle Ponti, et son assistant de l'époque, Jean Paul Couturier. Les Shadoks ont marqué à jamais l'inconscient collectif français au point que certaines de leurs expressions sont entrées dans le langage courant :« pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? », « pomper comme un shadok ». Aucune rétrospective pour ce génial auteur n'a vu le jour a cette date.
Cette exposition se propose de combler cette lacune.

Thierry Dejean, Commissaire associé

L'exposition SHADOKS est conçue et réalisée par le MIAM en partenariat avec aaa production et l'Institut National de l'Audiovisuel (INA).

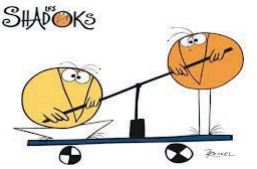
Toutes les œuvres ne possédant pas de cartel ont été réalisées par Jacques Rouxel.

JACQUES ROUXEL (1931-2004)

Élève du lycée français de New-York jusqu'en 1946, il rentre à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales dont il sort diplômé. Son goût pour le dessin se développe tardivement, pendant son service militaire.
À partir de 1957, il intègre différentes agences de publicité en qualité de rédacteur, puis de chef de publicité. Dès 1961, il découvre l'univers de l'audiovisuel et devient producteur indépendant, essentiellement de films publicitaires.
Sensible au surréalisme d'Alfred Jarry et à l'humour décalé anglo-saxon, c'est en 1965 qu'il entre au service de la recherche de l'ORTF où il travaille sur l'animographe, un nouveau prototype de machine à dessin animé. C'est à cette occasion qu'il imagine des personnages schématisés, les Shadoks et les Gibis, qui se concrétisent en plusieurs séries TV (1968, 1969, 1972 et 2000).
En 1973, avec Marcelle Ponti et Jean-Paul Couturier, il fonde le studio aaa (animation art-graphique audiovisuel).
Il est l'auteur d'environ 80 films : courts-métrages et séries de commande à vocation éducative, institutionnelle ou publicitaire de très grande qualité, empreints d'humour et de poésie et marqués bien souvent de clins d'œils ou de traits Shadokiens.
Il a également signé entre 1994 et 2000 six albums consacrés aux Shadoks dont deux bandes dessinées.

Les Shadoks en quelques mots

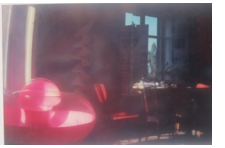
La série relate les différentes histoires et mésaventures des Shadoks, des êtres anthropomorphes à l'apparence d'oiseaux rondouillards (à ce jour, toujours non identifiés), possédant de longues pattes et de petites ailes ridicules.
Les Shadoks ont pour antagonistes les Gibis, personnages intellectuellement supérieurs, qui par pitié, aident les Shadoks qui ne représentent pour eux aucune menace réelle. Les Gibis sont coiffés d'un chapeau melon qui leur permet de réfléchir aux problèmes en horde, de communiquer et de se moquer des inventions des Shadoks. Le nom des Gibis viendrait de GB, qui se dit « gi bi » en anglais et qui se trouvait sous forme d'autocollant à l'arrière des voitures d'où le chapeau melon sur la tête.
Les Shadoks possèdent pour tout vocabulaire quatre mots monosyllabiques : « Ga, Bu, Zo, Meu ». Ces mots servent aussi de chiffres pour compter (base 4). Les Shadoks sont excessivement méchants et idiots. Ils construisent des machines improbables qui ne fonctionnent pas, le plus souvent sous l'impulsion du Professeur Shadoko. La liste de ses inventions est longue. La plus emblématique d'entre elles reste la Cosmopompe destinée à pomper le cosmogol 999, allusion à la propulsion à propergol solide des Gibis. D'autres machines suivront comme la machine à pilules, qui manquera de leur coûter la vie.



1968 : naissance des Shadoks

Comment l'œuvre novatrice de Jacques Rouxel, portée par la démocratisation de la télévision, s'impose dans une société en crise.

Affiches de l'atelier populaire des Beaux-Arts de Paris : L'école des Arts Décoratifs et l'école des Beaux-Arts ont produit une quantité d'affiches sur les événements de mai 68. Ces dernières étaient imprimées sur du papier journal qui était fourni par les imprimeries de presse en grève. Les thèmes récurrents sont principalement des attaques contre le Général de Gaulle, contre les CRS, les médias (la télévision d'État) etc.



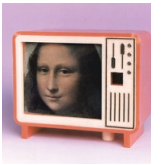
MICHEL GERSON (1964-) **:** Les Immersions de Michel Gerson tiennent du process, elles procèdent de l'infiltration, d'un certain entrisme au cœur d'une structure, d'une institution ou d'un milieu, d'une situation. L'artiste nous propose ici une immersion au cœur du foyer familial à travers les reflets des téléviseurs.

FRÉDÉRIC LEFEVER (1965-): Frédéric Lefever se passionne très jeune pour la photographie qu'il étudie en Belgique avant de s'installer en France. Dans son travail, l'œil du photographe est attiré par le bâti, et plus particulièrement par les architectures vernaculaires, qu'il qualifie « de constructions sans importance, mais qui portent en elles une marque particulière frappante ». Des constructions qui reflètent, malgré elles, aussi bien le contexte environnemental que le cadre culturel et historique desquels elles sont issues

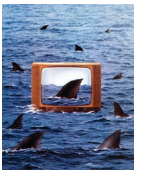
FRANCOISE PETROVITCH (1964-) : Le travail artistique de Françoise Pétrovitch est fondé sur un certain nombre d'éléments qui sont, entre autres, le dessin, la pratique de l'estampe, le travail d'édition et un goût irrépressible pour le narratif et une constante préoccupation de la mémoire. Artiste plasticienne, elle illustre par des lithographies l'Abécédaire de Claude Piéplu en 1993. Des années plus tard (2003-2005), elle prépare l'ouvrage « J'ai travaillé comptant » où pendant deux années elle rencontre des personnes âgées, à leur domicile, dans les foyers, les maisons de retraite et les hôpitaux. Elle transcrit la parole de chacun, se tenant au plus près de ce qui est dit et referme le dyptique avec un dessin comme une réponse à chaque entretien Ainsi, au hasard d'une page on découvre un entretien avec Claude Piéplu alors âgé de 81 ans. Son dessin, un Shadok sur une scène théâtre. Les Shadoks et Piéplu restent indissociables.

STEVEN PIPPIN (1960-) : Artiste britannique, Steven Pippin transforme les objets de la vie quotidienne en appareils de prise de vue ou en sculptures cinétiques. Tel un meuble télé rétro-futuriste, *Optical Disillusion* fait à la fois référence à l'orbite des planètes et au design des années 1950. Cependant, la structure de la sculpture est ici recouverte d'un contreplaqué bon marché qui imite le bois, et l'harmonie des échelles entre le téléviseur

vintage et son écrin elliptique ne semble pas respectée. Par son côté désuet et quasi-absurde, cette œuvre fonctionne comme une vanité contemporaine, où le temps passe au même rythme que celui de la révolution de la Terre autour du Soleil.



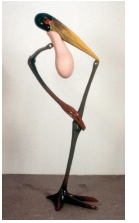
JOAN RABASCALL (1935-) : Rabascall fait partie d'une génération qui a vu arriver le petit écran dans les foyers et a mesuré les bouleversements de cette nouvelle fenêtre ouverte sur le monde. *My Collection* présente les œuvres qu'il a réalisées dans de mini-téléviseurs en plastique. Il y parodie avec tendresse et humour le kitsch des séries télévisuelles. Les photographies hautes en couleurs sont l'occasion d'une promenade ludique dans les icônes de la culture populaire du XXe siècle. Y défilent notamment La Joconde, Barbie, Betty Boop, la Panthère rose, Janis Joplin... L'image de Rabascall est une intruse dans le jeu culturel des mass-medias en véhiculant toujours un message de critique sociale.



KLAUS STAECK (1938-): Cet artiste allemand est un éditeur qui est principalement connu pour son travail sur des affiches aux messages politiques. Dans les années 60, il s'engage même en politique en devenant membre du Social Democratic Party Of Germany. Durant ces années, il a créé plus de 300 affiches.

Les shadoks, drôles d'oiseaux

Qui sont ces étranges créatures, mi-homme mi-animal, bêtes (et) méchantes ?



JEAN-YVES BRÉLIVET (1946-) : Après sa formation à l'école des Beaux-Arts de Paris au milieu des années 60, il interrompt sa pratique de la peinture et adopte la sculpture. À partir de ce moment là, il s'intéresse à la capacité de présence du volume. Une caractéristique du travail de Brélivet est la réalisation d'un bestiaire d'un style souvent proche du fantastique. La matière est lisse et brillante affirmant l'artificialité du matériau utilisé : résine polyester et fibre de verre. Le titre donné à ses sculptures n'épuise pas le sens mais au contraire le démultiplie.

EMMANUEL PEREIRE (1930-1992) : Mal peint. L'art de Pereire consiste à se tenir au bord des décisions radicales. Ses motifs, objets triviaux ou putti ballonnés, sont esquissés avec assez de précision pour échapper à l'indétermination d'une reconnaissance aléatoire. L'un de ses thèmes favoris est l'angélisme (ange, ange chérubin…). L'angélisme se définit comme « prétention à se comporter en pur esprit, par négligence des réalités ». Espace séphirotique. *Les Dix Séphiroth* et *Espace angélique n°5* illustrent le travail de Péreire sur les relations entre espace et narration. Au-delà de ce qu'on peut lire sur la toile, il est ici question de peinture et seulement de peinture.

YOLANDA TABANERA (1965-) : Le travail de Tabanera est fortement introspectif, axé sur la recherche visionnaire d'un espace intérieur qui devient extériorisé par son propre langage. L'artiste aborde un des thèmes subtils et métaphoriques de grande importance qui est l'existence humaine, sa fragilité et

l'importance du corps humain, sa grandeur et le mode de mortalité. Son processus créatif découle du dessin qui va être opposer à l'installation.

DAVOR VRANKIC (1965-) : L'artiste croate n'utilise qu'un seul médium : la mine de plomb. Les dessins *Asphyxia* appartiennent à un groupe de dessins d'êtres imaginaires, qui représentent des jouets et des animaux réels, agonisant dans un environnement neutre. Malgré leur condition tragique règne un sentiment étrange de paix qui surgit d'une sorte d'acceptation de son propre destin et de ses faiblesses.

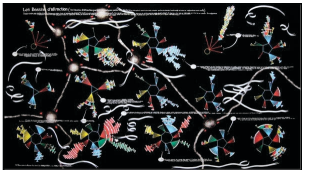
REZ-DE-CHAUSSÉE

Table animographe : L'animographe est une machine à faire du dessin animé inventée en 1963 par Jean Dejoux. L'appareil d'environ 2m² se compose d'une table à dessin et d'une visionneuse. Cet outil est révolutionnaire en permettant de passer à 8 dessins par seconde au lieu de 12 voire 24 dans un système classique. Bien sûr cela permet un gain considérable en terme de temps et donc de coût, mais aussi la réalisation d'une animation d'un format minuscule (7, 5,5 cm). Seule la série 1 (1968) a été conçue selon ce procédé. D'ailleurs, vous trouverez juste en face de la table des celluloïds originaux de cette période. Les cadre lumineux permettent d'avoir l'équivalent du rendu rétro-éclairé de l'animographe.

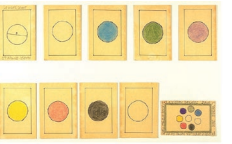
Un espace (pas très) espacé

Contemporains de la conquête de l'espace, les Shadoks vivent dans le cosmos, espace intersidéral «bourré de choses et d'autres, de quantité de trucs et de machins…pour tout dire l'espace n'était pas très…très…espacé ». Le grand mur du MIAM propose une version contemporaine de ce cosmos Shadok.

ISABELLE ARTHUIS (1969-): Isabelle Arthuis photographie, en noir et blanc, des personnages et des paysages qu'elle transforme en images de formats divers. Pour sa série L'éclipse, 1999 (ensemble de cinq photographies) elle a effectué une rotation sur elle-même, captant angles de réflexion et de réfraction, faisant de cette situation une métaphore photographique. Mais plus que la disparition momentanée de la lumière, ce qu'elle enregistre c'est l'impact d'un événement faisant écho à des peurs millénaires.



GILLES BARBIER (1965-) : L'artiste s'inspire des formes issues de la science-fiction, des films, des romans et des bandes dessinées essentiellement, mais aussi de l'un de ses principes fondamentaux : la capacité à créer d'autres réels, d'autres mondes qui entrent en collusion, voire en concurrence avec le nôtre.



FRÉDÉRIC BRULY BOUABRÉ (1923-2014) : Engagé dans la marine durant la seconde guerre mondiale, Frédéric Bruly Bouabré exerce divers métiers au Sénégal et en Côte d'Ivoire, et devient fonctionnaire commis aux écritures. Mais le 11 mars 1948 « Le ciel s'ouvrit devant mes yeux et 7 soleils colorés décrivirent un cercle de beauté autour de leur Mère-Soleil, je devins Cheik Nadro : celui qui n'oublie pas. » La révélation dont il se sent alors frappé le convainc de quitter son emploi pour inventer une écriture africaine. Il l'appelle « alphabet bété », du nom du peuple dans lequel il est né. « La vision du soleil m'aura permis de m'apercevoir que la terre nourricière est un Dieu ».

ALAIN JACQUET (1939-2008) : Entre 1989 et 1990, Jacquet travaille à l'Ensad (Arts décoratifs de Paris) sur le programme des nouvelles technologies. Il reprend une technique où la machine exécute l'œuvre. Jacquet travaille en particulier sur des images de la Terre et des autres planètes issues des programmes spatiaux américains et russes. La Terre est alors l'objet de multiples interprétations.

VÉRONIQUE JOUMARD (1964-) : L'œuvre de Véronique Joumard aborde de manière directe les thèmes de l'énergie, de la lumière et de l'espace. Les photographies *Lunes, Soleils* (1993) de l'artiste représentent des moments opposés de la journée, effaçant les évolutions possibles d'un stade à l'autre.

BOUCHRA KHALILI (1975-) : Entre 2008 et 2011, l'artiste marocaine s'est consacrée à la réalisation de *The Mapping Journey Project*, qui se compose de huit vidéos, les *Mapping Journey*, et de huit sérigraphies, *The Constellations*. Ces projets visent à « cartographier » dans l'aire méditerranéenne des voyages clandestins. La série *The Constellations* intervient comme l'ultime chapitre de ce travail qui s'est déroulé sur trois années, cinq pays, six villes, huit récits. Les sérigraphies traduisent chaque dessin sous forme de constellation d'étoiles, réactualisant ainsi la typologie des cartes du ciel. «Ce sont d'abord les navigateurs, les marins, qui ont eu recours à cette cartographie céleste imaginaire pour se repérer dans un espace littéralement sans point de repère : la mer», explique l'artiste. En opérant ce déplacement, Bouchra Khalili efface les frontières au profit du seul trajet : une constellation nomade.

HAMID MAGHRAOUI (1973-) : Soclée sur une poubelle renversée cette antenne « donne le sentiment de chercher en tournant alors que pour fonctionner, une antenne reste fixe. Donc en tournant elle ne cherche pas. C'est le lieu de l'œuvre d'être un piège à regard ».

JOACHIM MOGARRA (1954-) : Au début des années 80, Mogarra choisit la photographie comme médium de prédilection. Il réinvente le monde à domicile en photographiant des objets aimés, des matériaux pauvres qu'il accompagne généralement de

quelques mots à la main. Chaque pièce s'inscrit dans un ensemble thématique. La série *Espace* démonte les codes de cette photographie scientifique. Ses clichés appellent au pouvoir de l'imagination et le potentiel poétique des objets du quotidien. Le maximum d'effets pour le minimum de moyens.

LISA OPPENHEIM (1975-) : Elle réalise des photographies et des vidéos qui relient imagerie et techniques historiques au moment présent. Son processus débute souvent en ligne, où elle repère des images qu'elle réinterprète au moyen de technologies anciennes et nouvelles. Grâce à ses expérimentations avec les méthodes analogue-chambre noire et numérique, Oppenheim offre à l'image photographique de nouvelles formes et de nouveaux contextes, nous incitant à nous demander et nous invitant à nous émerveiller. Dans la série *Lunagrams*, elle a ainsi utilisé des négatifs originaux de 1851 qui étaient alors les premières images photographiques de la lune.

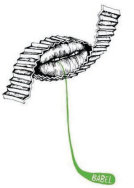
PANAMARENKO (1940-2003) : Artiste, sculpteur, inventeur belge, Panamarenko s'intéresse très tôt aux machines notamment volantes. Panamarenko réussit à développer une véritable poétique sur les mécaniques de vol. Pour le public belge, il est l'image du Géo Trouvetou, toujours dans les nuages avec diverses productions à la fois drôles, poétiques mais surtout réalisables. C'est la science pour le plaisir. À la manière d'un Léonard De Vinci, il n'arrête pas de dessiner et d'inventer de drôles de machines qui pour certaines ne marcheront jamais.

DRISS SANS-ARCIDET (1960-) : Après des études en psychologie, de philosophie, il rentre au Beaux-Arts de Toulouse et se consacre alors entièrement à son activité de plasticien. C'est en changeant la destination des objets et de leurs usages, quels qu'ils soient, qu'il conçoit la majeure partie de ses créations. À l'image des cabinets de curiosités du XVIIIe siècle, Driss Sans-Arcidet Lacourt s'entoure d'un univers fait de découvertes et de mystères. Depuis plus de vingt-cinq ans, ce plasticien, tel un conservateur ou collectionneur du monde contemporain, empile, entasse, fouine, des objets qu'il trouve ou qu'on lui donne, vestiges du temps qui passe, et les transforment pour leur donner une toute autre signification. *La fuite* appartient à une série de pièces produites dans les années 80 : boites-objets, ces œuvres, qui proposent une représentation complexe de l'espace, brouillent les pistes entre peinture et sculpture.

Le cerveau shadok ou l'esprit d'escalier

«Les cerveaux des Shadoks…ne comportaient en tout que quatre cases. Quand les cases étaient pleines, il n'y avait plus de place, et le Shadok, on ne pouvait plus rien lui apprendre… de sorte que quand un Shadok avec une tête pleine voulait apprendre quelque chose, il fallait qu'il en oublie une autre ».
C'est bien de l'esprit de Jacques Rouxel dont il est question ici : surréaliste, poétique et comique à la fois, l'auteur, comme ses personnages, résiste avec succès à toute logique rationnelle en inventant un langage absurde. Un mode d'éducation très personnel face au système éducatif officiel.

SAÂDANE AFIF (1970-) : Diplômé des Beaux-Arts de Bourges, les œuvres de Saâdane Afif comportent fréquemment une dimension sonore ou musicale. Abandonnant toute sollicitation effective du sens de l'ouïe, la série des *Babels* (2007) nous livre une image de l'architecture en tant que pure virtualité sonore – « art musical rendu au silence », pour reprendre la célèbre formule de Goethe qui résume une idée immémoriale. Ce sont des maquettes d'enceintes acoustiques que Saâdane Afif empile en des constructions improbables, disposées sur des plateaux de Plexiglas noir de la taille d'un disque 33 tours.



CLAUDE CLOSKY (1963-) : *Sans titre (Marabout)* correspond à la forme murale d'un livre que l'artiste a édité en 1995. Prenant, cette fois, la forme d'un papier peint qui recouvre totalement le mur, celui-ci présente sur toute sa surface une séquence de mots et d'expressions qui s'enchaînent selon le principe du jeu d'enfant : « marabout, bout de ficelle, selle de cheval...». Ce texte devient alors une mise en abîme d'une logique imparable.

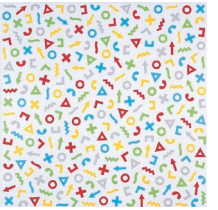
TAROOP & GLABEL : Taroop & Glabel est le nom d'un collectif d'artistes et d'amis constitué en 1993. Celui-ci propose à travers leurs œuvres une critique globale des religions, des médias, de la société libérale au sens large. Taroop & Glabel s'approprient les signes et les dessins d'une culture commune qu'ils trouvent aussi bien dans la presse que dans des œuvres. Cette observation positive ou négative de la réalité contribue à la création de tableaux slogans où de simples phrases extraites de leur contexte peuvent être parfois associées à des objets.

BASSERODE (1958-) : Dès le début des années 80, les œuvres de Basserode prennent la forme de sculptures, d'installations confrontant des matériaux naturels à des structures mobilières domestiques. Réalisée dans le cadre de l'exposition itinérante Basserode (1998), La *Table de lettres* est une œuvre participative. Elle donne aux visiteurs la possibilité de composer librement des mots ou des phrases à disposer sur la table. La multitude des lettres éparpillées sur le meuble constitue une critique de la structure du langage et de la pensée.

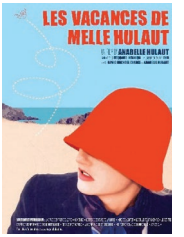
ETIENNE-MARTIN (1913-1995) : L'artiste est né à Loriol dans une grande maison. De celle-ci, il fait une « Demeure » mythique, donnant à chacune des pièces un nom qu'il consigne dans un album clé, *Abécédaire et autres lieux*. Le livre-objet *Abécédaire et autres lieux* représente les différents étages de la Demeure et peut permettre de décrypter la démarche obsessionnelle de l'artiste.

GAËL GRIVET (1978-) : Aujourd'hui matérialise une hésitation orthographique. Sur un écran d'affichage tels que ceux que l'on trouve dans les salles d'attentes, les gares..., un programme informatique déplace une apostrophe de manière aléatoire.

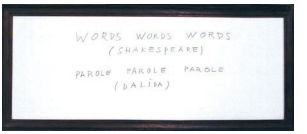
JOËL HUBAUT (1947-) : Les signes à profusion sur la toile *Epidémik Boogie-Woogie* de Joël Hubaut, empêchent la détermination du moindre sens, s'envisagent comme un tourbillon, un rythme voire une sonorité. Mis au point par l'artiste au milieu des années 70, ces signes constituent un véritable langage qu'il intègre graphiquement dans toutes ses œuvres ou qu'il énonce en des sons improbables. À la fois construites et sinueuses, elles évoquent les affinités qui, en d'autres temps, liaient Dada et l'art constructiviste.



ANABELLE HULAUT (1970-) : Le travail d'Anabelle Hulaut s'inscrit dans un processus de rencontres, de hasards qu'elle provoque, s'approprie, organise et entre lesquels elle crée des liens. Par des jeux de rebondissements, d'enchaînements, d'interruptions et de répétitions, elle tisse une écriture où se mêlent fiction et quotidien. Les deux personnages principaux, Melle Hulaut et le détective Hulaut vaquent à des occupations variées (partie de pêche, construction d'une cabane). Leurs apparitions, souvent furtives complices ou célibataires, forment un chassé-croisé. Petit à petit, se révèle la complexité d'un personnage énigmatique, elliptique, à la fois un et multiple.



ARNAUD LABELLE-ROJOUX (1950-) : Arnaud Labelle-Rojoux est une personnalité atypique formée à l'école des Beaux-Arts de Paris. Non sans humour, son œuvre explore l'art et ses limites dans un registre absurde et poétique, d'une liberté enfantine. Le travail plastique d'Arnaud Labelle-Rojoux est fondamentalement tourné vers le mot et ses jeux. Ainsi, c'est avec une évidente jubilation qu'il puise ses références dans l'anecdote, l'imagerie convenue, les mythologies communes, le contenu de la mémoire collective. Mais il ne cherche pas à sublimer le réel et ses images, il les décale, les détourne.



NICOLAS RUBINSTEIN (1964-) : Une enfance assez solitaire le conduira à se plonger dans les sciences, la littérature, le cinéma… En 1989, il abandonne sa carrière d'ingénieur pour se lancer dans la sculpture. À partir de 1999, il se consacre exclusivement à ses recherches artistiques liées aux problématiques de mémoire et de transmission. En 2011, il poursuit ses recherches sur la mémoire en se focalisant sur le cerveau. Un des aspects fondamentaux de son travail est l'envie de révéler la structure cachée, l'ossature intérieure, l'anatomie des êtres et des choses.

JACQUES VILLEGLÉ (1926-) : Il invente dès 1949, avec Raymond Hains, le concept des affiches lacérées. Dans ces affiches, les mots y sont transformés par lacération, tronqués, isolés et l'écriture apparaît comme signe, trace d'une mémoire. Cette même démarche l'a conduit à s'intéresser aux alphabets cryptés. À partir de 1969, il a en effet créé un alphabet sociopolitique à partir de sigles trouvés dans la rue. En faisant cela, il reprend pinceaux,

stylos et devient selon ses propres mots « dessinateur-encyclopédiste ». L'œuvre ici en est le témoin. Le Lycanthrope est celui qui se prend pour un loup. L'artiste disait vouloir se réincarner en loup, insistant par ailleurs sur la présence bien réelle du loup-garou dans le monde poétique.

« Alors il arrivait souvent qu'avec un escalier prévu pour la montée on réussisse à monter plus bas qu'on ne serait descendu avec un escalier prévu pour la descente » .Une autre forme de la conquête de l'espace…

ERIC DUYCKAERTS (1953-) : Juriste et épistémologue de formation, Eric Duyckaerts a choisi de mettre en scène le savoir et la transmission dans le milieu de l'art. Dès les années 70, il détourne le statut du discours à travers des conférences-performances qui s'appuient sur des dessins et des vidéos pseudo-scientifiques.

DAVID NASH (1945-) : Ce sculpteur anglais a pour particularité de ne travailler qu'avec le bois, les arbres et l'environnement naturel. À la fin de ses études à la Chelsea School of Art (1967), il décide de s'éloigner du milieu urbain et s'installe au Pays de Galles à Blaneau Ffestiniog. Pour lui, l'art et la nature sont indissociables. Pour créer Nash tient compte des spécificités de chaque type d'arbre ainsi que la méthode qui leur convient. Il se soucie de l'arbre comme d'un être vivant. Il essaie de comprendre comment l'action de l'homme peut intervenir pour l'orienter et lui donner la forme souhaitée. Il utilise des techniques traditionnelles et rejette tous les matériaux modernes ce qui apparente son art au Land Art.

HERVÉ TÉLÉMAQUE (1937-) : Après une longue période où il pratique exclusivement le collage et l'assemblage, Télémaque est revenu au cours des années 80 à la peinture et au dessin. Dans le tableau comme dans la sculpture, il s'agit de rendre surprenants les choses ou les objets banals, d'ouvrir des possibilités de sens multiples à des icônes ou des bribes d'icônes, à l'origine univoques.Cette pièce exposée ici s'inscrit dans le travail de l'artiste sur la manipulation d'éléments en trois dimensions, qu'il poursuit en parallèle à son œuvre picturale. Elle n'est pas sans évoquer certaines propositions d'artistes du mouvement « Supports/ Surfaces ».

PATRICK VAN CAECKENBERG (1960-) : Tentative « Abracadabrante » de parcourir et comprendre la nature humaine, son œuvre se situe entre collage et bricolage, où les références tant savantes que populaires occupent une place centrale. Il prend ses distances à l'égard du monde et étudie sa propre vie et son propre environnement d'une manière pseudo scientifique. Il produit ses collages inventifs et ses sculptures de personnages à partir d'objets usuels qu'il restructure. Il crée avec peu de moyens des œuvres d'art qui parlent à notre imaginaire.

MAGDALENA JITRIK (1966-) **:** Née à Buenos Aires (Argentine), Magdalena Jitrik est à la fois peintre, vidéaste et musicienne même si la majeure partie de sa production est en peinture. L'artiste aime jouer avec les formes et les couleurs souvent vives. L'utilisation de ces dernières est naturelle et lui vient de sa culture d'Amérique du Sud. Ces travaux sont souvent proche de l'abstraction même si dans le cas présent la forme est celle d'une double blanche (en noire) sur un fond uni convoquant ainsi la musique. Cette toile devient le signal d'entrée du salon de musique.

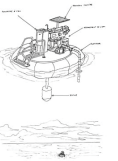
LE SALON DE MUSIQUE : L'artiste contemporain **PATRICE CARRÉ** (1957-) travaille régulièrement sur des installations musicales. Ainsi, pour le MIAM il a créé un espace de détente au cœur du musée où la musique des Shadoks est diffusée à travers ses enceintes en médium. À partir du cinquième épisode, la musique a été composée par **ROBERT COHEN SOLAL** (1943-), complètement imprégné des idées schaefférienne de la musique concrète. Il raconte ainsi son aventure : «J'ai conçu ça avec la notion d'objet musical, c'est à dire que j'ai cherché des sons, des bruits qui puissent appuyer les images des Shadoks, mais en s'en éloignant aussi, pour ne pas faire de pléonasme. J'enregistrais mes sons, de carton, de boîtes en fer, de scotch, en gros plan devant le micro, puis je les transformais en manipulant la bande magnétique, en la ralentissant, l'accélérant, en la faisant défiler à l'envers, en faisant des boucles. Parfois j'ajoutais des sons d'instruments, piano, flûte, violon (je suis violoniste). Enfin il faut préciser que le cri Shadok, le «GRROUI» était la spécialité de mon frère, Jean. ». Deux univers musicaux marquent la différence entre Shadoks et Gibis. Les Shadoks auront une musique concrète, plus expérimentale, tandis que les Gibis seront dans un univers plus conventionnel aux accents de fêtes foraines.
La musique de Cohen-Solal est diffusée par un système d'enceinte et de baffle de l'artiste.

TABLES STORY-BOARD : Ces 2 tables présentent l'une le story-board complet du dernier épisode de la série 1 et l'autre un épisode la série 2.

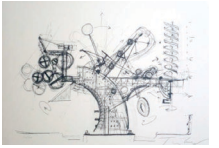
Machins, machines

« Pour guérir quelque chose qui ne marche pas ou qui fait trop de bruit, il faut et il suffit de taper dessus avec quelque chose qui marche mieux ou qui fait plus de bruit ».
Pour se déplacer dans l'espace, les Shadoks fabriquent des machines complexes dont le fonctionnement relève de l'aléatoire et du poétique…

JULIEN BERTHIER (1975-) **:** Julien Berthier imagine des machines et des situations souvent absurdes. Ce n'est pas tant l'absurdité qu'il vise mais la tentative singulière de souligner, parfois de manière cynique, les tentatives échouées d'une amélioration du monde. Ces objets puisent souvent leur forme dans l'appareillage des villes, l'esthétique du chantier ou le monde du travail. Souvent induites par une réflexion relative au contexte et à l'actualité, les œuvres de Julien Berthier proposent des solutions individuelles à des problèmes politiques généraux.



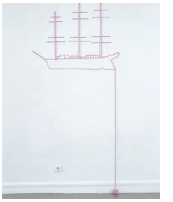
WENDY JACOB (1958) : Les deux fauteuils présents ici sont le fruit d'une collaboration entre l'artiste et le professeur en sciences animales Temple Grandin. Grandin visualise les machines avant de les construire et s'intéresse énormément aux conditions animales avant l'abatage (stress notamment). Autiste, elle est hyper sensible à tous les contacts humain et compare ce comportement à des animaux sauvages. Aussi avec Wendy Jacob, elles ont imaginé ces fauteuils qui imitent une embrassade. À l'aide d'une pompe, la personne assise se retrouve alors enveloppée au fur et à mesure par les accoudoirs.



JEAN TINGUELY (1925-1991) : L'artiste sculpteur suisse Tinguely a conçu et fabriqué de nombreuses machines dont le son joue également un rôle important. Difficile à mettre dans une case, son œuvre est en relation avec une époque où l'industrialisation est omniprésente. Cette série de sérigraphies sur carton montre la sculpture *Chaos* qu'il a réalisé entre 1973 et 1974 dans la ville de Columbus, Indiana (USA).

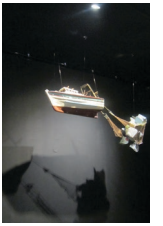
Le marin shadok

«C'était un ancien quartier maître pirate qui avait mal tourné. Contrairement aux gens de son espèce, qui passent généralement leur temps à introduire des petits bateaux dans une bouteille... lui, il introduisait des bouteilles dans son petit bateau ».
Bien qu'ils voyagent dans le cosmos, le bateau est le moyen de transport préféré des Shadoks; comme le Marin Shadok est le personnage préféré de Jacques Rouxel.
Mauvaise tête mais bon cœur, il sauve les Shadoks des situations désespérées.



OLGA BOLDYREFF (1957-) : L'œuvre d'Olga Boldyreff couvre indifféremment les champs du dessin, de l'écriture, de la peinture, de la sculpture, de la vidéo, de la performance. Au début des années 90, elle s'approprie le tricotin et en fait un des médiums de son travail. Bolydreff réalise du tricotin un peu partout dans les jardins publics, dans le train etc... La cordelette lui sert ensuite à réaliser des dessins de fil d'un clou à l'autre sur le mur le fil trace le contour d'une image. Au musée, le dessin de fil représente le voilier « La duchesse Anne » construit en 1901. Navire-école, aujourd'hui il est devenu un bateau-musée visitable dans le port de Dunkerque.

RAYMOND HAINS (1926-2005) : « Moi, puisque né à Saint-Brieuc-des-Choux, suis un artiste armoricain et non un artiste américain », revendiquait avec humour et malice Raymond Hains. Même si il ne se rendait pas souvent à Saint Brieuc, il reste attaché à sa Bretagne et à ses origines. La mer, la pêche est le quotidien pour beaucoup. Ici, impossible de ne pas y voir une critique de la société de consommation et de la suprématie de l'argent au détriment des méthodes de pêche.



RÉGIS PERRAY (1970-) : C'est à l'invitation du MIAM que l'artiste est venu à Sète réaliser son œuvre. Vivant à Nantes, il a trouvé ici une maquette d'un chalutier exécuté par un sétois dans les années 80 : le Saint Antoinette. Cette maquette, suspendue à la manière des ex-votos dans les églises de bord de mer, traîne un filet de déchets récupérés sur une plage toute proche. Ce bateau est une allusion aux désordres, aux naufrages et aux bateaux Shadokiens qui produisent beaucoup de déchets. Néanmoins ici, ce navire devient une machine symbolique à nettoyer la mer, trop souvent devenue poubelle.

SARKIS (1938-1960) : En grand arpenteur de l'histoire de l'humanité, Sarkis ne cesse d'en explorer l'immense champ de mémoire dans lequel il puise ses Kriegsschatz (trésors de guerre). De ses interventions émergent toujours l'espace d'un dialogue entre le passé et le présent où la pensée semble affronter les blessures de ce monde. Face à la douleur engendrée par le continuum historique, chaque œuvre de Sarkis nous rappelle l'irréductible pouvoir de la création.

VITRINE PIXI : Jacques Rouxel a pendant plusieurs années collaboré avec l'entreprise Pixi qui est la Rolls-Royce de la figurine. Pour lui qui avait conçu ses Shadoks à plat, c'était un véritable défi de les rendre 3 dimensions. C'est ainsi que sont nés ces figurines ou ces prototypes de jeu d'échecs, de chiffres etc. La vitrine montre l'ensemble de leur collaboration. Bien évidemment le Maxi-Shadok à l'entrée fait aussi parti de ce travail.

NIVEAU 1

ESPACE ROUXEL : Cet espace est conçu comme le bureau de Jacques Rouxel où l'on peut voir ses influences (Miro, Comics Strip, Steinberg) et ses premières réalisations (les affiches pour les boum d'HEC). On remarquera ses dessins d'avions, lui qui était un passionné d'aviation et qui possédait son permis. On trouve aussi des images pour sa série Les Matics (1986), des illustrations et divers travaux. La pièce ensuite montre des hommages qui ont été fait au dessinateur notamment par Jacques Carelman par exemple. La culture populaire est aussi présente à travers les tatouages et les clichés de graffitis.

TABLES : Les Shadoks ont déclenché en France une vague de protestations sans précédent dans le monde de la télévision. L'ORTF reçut alors des milliers de lettres dont quelques-unes sont présentées ici. Il s'avère que les Shadoks ont bel et bien divisé la France en 2. La deuxième table est consacré à l'émission « les Français parlent aux Shadoks » présentée par Jean Yanne. Les courriers des lecteurs y étaient lus, les assistants de Rouxel réalisaient des dessins spécialement pour l'émission et de temps en temps les Charlots faisaient une intervention.

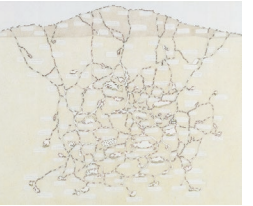
GUERRE ET PAIX

« Le combat fit rage pendant des jours et des nuits. Beaucoup périssaient, d'autres étaient plus ou moins définitivement estropiés...mais qui allait gagner ? ».
La guerre reste l'activité principale des Shadoks et les ennemis ne manquent pas, quitte à s'en inventer; toute référence à l'histoire de l'humanité étant bien entendu hors de propos…

ALFRED JARRY (1873-1907) : Impossible de réaliser cette exposition sans la présence d'Alfred Jarry. Il fait parti des inspirations de Jacques Rouxel autant par ses textes avec ce sens de l'absurde que ses dessins.

ANTONI MIRALDA (1942-) : L'omniprésence de petits soldats en plastiques est devenue la marque de fabrique de cet artiste catalan. Ces derniers rappellent l'autorité, l'ordre, le système qui nous donne l'illusion de libérer de nos pulsions par le libéralisme de la désublimation, permission astucieuse qui nous distrait pour étouffer la révolte et nous avoir bien sages et obéissants à l'égard du statu quo. Tout le travail de Miralda est une aventure épique et utopique pour guérir la culpabilité, échapper à la réalité telle que nous la connaissons, un effort pour arriver au nirvana en tant que vie.

JOAN MIRÓ (1893-1983) : Artiste espagnol majeur du XXe siècle, il est l'une des sources d'inspirations de Jacques Rouxel. Esprit libre et indépendant, Miró propose, aussi bien en peinture qu'en sculpture, un art où tout est question d'équilibre entre le vide et le plein, entre les formes et les couleurs. Utilisant peu de couleurs dans ses toiles, il les allie à des formes simples faisant appel à l'imagination du spectateur. L'espagnol propose aussi tout un travail autour du cosmos que l'on voit ici. Grâce à ce prêt exceptionnel, la filiation entre Rouxel et Miró s'établit de manière claire.



JEAN-JACQUES RULLIER (1962-) : Diplômé des Beaux-Arts de Lyon, à partir de 1993 l'artiste fait du dessin sa pratique artistique dominante. Ces œuvres montre un trait minutieux et et sa faculté de métamorphoser l'ordinaire en étrange et merveilleux. Les trois dessins sur les fourmis peuvent être lus comme un reportage en forme d'arrêt sur image ; l'artiste pose ici la guerre comme pratique consubstantielle de toute espèce vivante.

Des formes déform(é)es

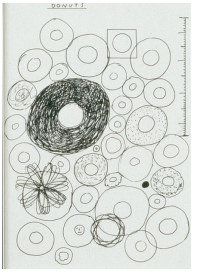
«…à gauche du ciel, il y avait la planète Shadok. elle n'avait pas de forme spéciale ... ou plutôt... elle changeait de forme ».
Les formes qui se déforment sont une invention de Jacques Rouxel, contemporain de l'art cinétique. Paraphrasant Marcel Duchamp, on pourrait écrire que « c'est le regardeur qui fait la forme de la forme ».

JEAN DEWASNE (1921-1999) : Maître incontesté de l'Abstraction Constructive française, peintre et théoricien, Jean Dewasne se qualifie dès le début des années 1950 de « peintre de l'âge industriel ». Très tôt il utilise des techniques novatrices, trouvant auprès des ingénieurs et des scientifiques de tout nouveaux matériaux. Il a seulement 27 ans quand il publie son « Traité d'une peinture plane » (1948). Il y développe les principes de ce qui deviendra l'abstraction géométrique et qui guideront son œuvre jusqu'au bout.

SAVERIO LUCARIELLO (1958-) : Lucariello tourne en dérision et inquiète aussi bien les catégories artistiques que la figure de l'artiste elle même. Dans cette série c'est l'image de l'artiste, son expression et son regard qui cherchent à évoquer la statuaire absente. Lucariello est une science de musée Grévin, Galerie de figures stylisées, figées dans leurs postures du burlesque, ouvre sur l'idiotie comme intelligence supérieure du poétique.

LAURENT MORICEAU (1964-) : Créée l'année dernière à l'occasion des Saveurs d'Automne, « La meule enchanté » montre que les fromages peuvent encore nous surprendre ! Des fromages musiciens accompagnés de leurs parfums, de leurs goûts, de leurs textures : croquants, caressants, soufflants, chantants… La proposition artistique de Laurent Moriceau est une exploration poétique et musicale du fromage. Découvrez ces derniers au cœur d'un dispositif en mouvement où des paysages sonores sont inventés tout en créant une partition pour les oreilles, mais aussi pour la vue, le goût, l'odorat...

ALAIN SÉCHAS (1955-) : Connu pour ses œuvres graphiques, il réalise des peintures, sculptures et installations inspirées de la bande-dessinée, jeux (pacman).
L'œuvre a été commandée par des psychiatres nancéens de l'association GEF Psy soucieux de rendre hommage à la mémoire et à l'héritage du célèbre Emile Coué. L'artiste a imaginé un dispositif mural hypnotique et sonore qui évoque la dimension performative et la vision de la thérapie développée par Coué. Le psychologue condense sa méthode en une phrase clef « Tous les jours, à tout point de vue, je vais de mieux en mieux ».



DAVID SHRIGLEY (1968-) : Étudiant l'art environnemental à Glasgow, il vivait dans un studio ne fermant pas à clef et celui-ci fut souvent visité par des vandales qui s'amusaient à faire des ajouts à ses dessins. C'est ainsi qu'il développa un style graphique particulier mêlant le langage burlesque ou vulgaire des graffitis à l'absurdité des caprices du sort, décrivant sous forme d'anecdotes l'ironie de situations insensées.

NIEK VAN DE STEEG (1961-) : Né aux Pays-Bas, l'artiste vit et travaille depuis 1985 à Lyon où il est professeur à l'école nationale des Beaux-Arts. Depuis une vingtaine d'année, Niek Van de Steeg s'intéresse à l'architecture, à l'économie, à l'environnement, à la démocratie et son fonctionnement. Les céramiques présentées ici permettent d'observer la technique du sgraffito. De l'italien signifiant « griffé », le sgraffite est un art visuel destiné à la décoration architecturale. Cette technique consiste à orner un revêtement d'un dessin gravé. Dans le cas présent, Niek Van de Steeg emploie du grès. Cette technique fut très employé à la Renaissance mais aussi durant la période Art Déco. L'artiste ici joue entre la fiction et la réalité à travers toutes les distorsions proposées dans ses œuvres.

VÉRONIQUE VERSTRAETE (1961) : Ses œuvres révèlent un intérêt pour les volumes géométriques en lien avec le mobilier et le décoratif. La sculpture, *Spirale*, convoque une ambiguïté quant à son usage : la rondelle de plâtre paraît proposer un siège à qui voudrait se poser. Mais le pourrait-on ? Ce siège est mis à distance de tout par l'emploi de cette base large en forme de ressort. La pièce joue avec le mobilier, l'idée d'un siège design particulièrement audacieux, et si audacieux qu'il contredit sa fonction même.

L'oeufologie, science Shadok

« au début les Shadoks pondaient des œufs ordinaires mais comme ils avaient de trop longues pattes ces œufs là se cassaient...maintenant, les Shadoks pondent des œufs en fer ».

COLLECTION D'ŒUFS DE MADAME TOULBOT : Depuis 40 ans, Hélène Toulbot collectionne les œufs sous toutes leurs formes : des plus précieuses jusqu'aux cadeaux Kinder. Aujourd'hui, elle possède plus de 10 000 œufs. Pour le MIAM elle a procédé à une sélection dictée par les thématiques extraites des épisodes de Jacques Rouxel (voyage, langage etc.). Ainsi, Hélène Toulbot expose certaines pièces pour la première fois.

MARINUS BOEZEM (1934-) : Pour cet artiste néerlandais, la cathédrale n'est pas seulement un lieu de culte mais un emblème de la perfection mathématique et architectonique. Ce cliché fait partie du *Gothic growing project* . Les voûtes servent alors de nid.

LILI FANTOZZI (1972) : Artiste sétoise, Elisa Fantozzi présente aujourd'hui un travail autour des œufs mais bien au-delà celui de l'origine même. En effet, une vidéo présente une machine qui produit des œufs en plâtre, n'est-il pas là possible de voir une critique des poules élevées en batterie ? Finalement, les poules pondront-elles toujours des œufs ou des machines les auront-elles remplacées ?

HENRY UGHETTO (1941-2011) : La pratique artistique d'Henry Ughetto est précoce. Il commence à dessiner et à peindre à l'âge de 14 ans alors qu'il est ouvrier dans une usine et expose ses œuvres dès l'âge de 16 ans. Dans son enfance, l'artiste trouve déjà un attrait particulier aux mannequins de couturière de sa mère et les choisit comme support de ses créations. Ce mannequin s'inscrit dans la continuité de la série des mannequins imputrescibles d'Henry Ughetto, débutée dans les années 1970. Il se compose, comme les autres œuvres de la série, d'une accumulation d'objets en plastique et de gouttes de peinture rouge, allégories du sang.

Le rituel de la passoire

«la notion de passoire est indépendante de la notion de trou et réciproquement ». Collection de passoires d'hier et d'aujourd'hui.

Le cerveau chapeau melon

Les Gibis avaient un petit chapeau sur la tête et c'était là le secret de leur intelligence… et un Gibi qui avait perdu son chapeau, pratiquement, c'était un Gibi qui avait perdu la tête.

Cette collection de chapeaux melons est un prêt de la chapellerie de Montazels dans l'Aude.

DELPHINE COINDET (1969) : L'artiste a réalisé pour le MIAM une série de *Peckers* qu'elle a disséminé un peu partout dans le musée jusqu'au second étage, dans les vitrines de Bernard Belluc. Initialement image de synthèse, sa première occurrence virtuelle est dessinée en 2006, soit une créature-totem comme vision satirique des principes formels modernistes: un parallélépipède monté sur une paire de roues et parachevé par un cône pointu attaché quasi à son sommet. La sculpture semble alors vouloir s'animer tel un nouveau monstre de Frankenstein, mais désamorce simultanément son hypothétique pouvoir effrayant par une mobilité proche de la bouffonnerie que contribue à lui donner les deux roues factices et son appendice semblant faire office de contre-poids.